

leurs. Ils se couvrent d'un manteau ample orné d'une frange. Leurs guêtres tiennent à leurs mocassons. Les femmes sont vêtues comme les hommes.

« Ces sauvages portent des espèces de colerettes; ils ont au poignet et au-dessus du coude, des bracelets de bois, de corne, d'os; ils font usage de jarretières et de ceintures. Ils ornent leur tête d'un bandeau de cuir large d'un pouce et demi, brodé en piquans de porc-épic, et auquel tiennent tout à l'entour, des griffes d'ours et des serres d'oiseaux de proie, renversées, et auxquelles sont suspendues des glands de peau d'hermine. Leurs gants, quand ils ne s'en servent pas, pendent à leur cou.

« Leurs cabanes ressemblent à celles des autres peuplades de ces régions, leurs meubles consistent en quelques ustensiles de bois, d'écorce d'arbre ou de corne. Leurs armes sont l'arc, la flèche, la lance, le coutelas et la pique. Leurs lignes à pêcher sont en nerfs de rennes; les lacets à prendre des quadrupèdes sont en lanières de cuir d'élan ou de rennes. Leurs haches sont d'une pierre noire. Ils font du feu en battant un morceau de pyrite contre un caillou, et au lieu d'amadou, ils se servent de bois vermoulu. Tout cela se porte dans un petit sac.

« Ils tirent des Chipiuyans et des Couteaux-Rouges du fer dont ils font des couteaux. Leurs ca-

nots, en écorce de sapin, sont petits et légers. Ces Indiens nous apprirent que nous avions dépassé de nombreuses tribus qui habitent les montagnes à l'est du fleuve. Ils nous promirent en même temps de rester sur la rive, en nous attendant jusqu'à la fin de la saison. »

On se remit en route le 5 après midi. Bientôt on passa devant le confluent de la rivière du lac du Grand-Ours qui est très-profonde. Le 7 on débarqua dans un lieu où quatre feux étaient allumés. Tous les sauvages s'enfuirent, à l'exception d'un vieillard et d'une vieille femme. Le guide appelait inutilement les fuyards. Cependant le vieillard s'avança, en disant qu'étant déjà si âgé, il ne cherchait pas à éviter le danger qui le menaçait; puis il arracha ses cheveux et les distribua aux voyageurs, en implorant leur bienveillance pour lui et pour ses compagnons. Les discours du guide ayant dissipé enfin ses craintes, il alla chercher ses camarades qui étaient au nombre de dix-huit. On gagna leur amitié par de petits présens.

« Ces Indiens qui ressemblaient beaucoup à ceux que l'on avait quittés l'avant-veille, n'étaient pas moins hospitaliers, dit Mackenzie. Ils nous présentèrent du saumon bouilli. Ils nous apprirent que nous n'étions pas éloignés d'un saut du fleuve, et que nous y trouverions plusieurs de

leurs compagnons; quatre d'entre eux s'embarquèrent chacun dans leur canot pour nous indiquer la route que nous devons suivre, afin de franchir cet écueil sans risque. Ils faisaient, comme les autres, beaucoup de contes sur les obstacles et les périls que nous rencontrerions.

« Arrivés, deux milles plus loin, dans un endroit où le fleuve était bordé de grands rochers blancs et escarpés, il semblait difficile de franchir ce passage. Nous descendîmes à terre afin d'examiner où était la chute dont on nous avait parlé; nous n'en vîmes aucune, et cependant les Indiens persistaient à soutenir qu'il y en avait une très-dangereuse. Enfin, comme ils se hasardèrent à y passer dans leurs canots légers, nous les suivîmes de loin, et nous ne nous aperçûmes pas que le courant y fût plus rapide que partout ailleurs. Les sauvages nous dirent qu'il n'y avait pas d'autre chute. Le fleuve n'avait, en cet endroit, que 300 pas de largeur.

« Au confluent de deux ruisseaux arrivant chacun d'un côté opposé, nous avons trouvé six familles composées d'une quarantaine d'individus. Ces Indiens nous donnèrent une grande quantité de poissons qui étaient excellents. Nous leur fîmes quelques présents, et nous poursuivîmes notre route. Les hommes nous accompagnèrent dans quinze canots.

« Trois milles plus loin, nous avons débarqué près de cabanes habitées par une vingtaine d'Indiens, et situées sur le bord d'une grande rivière venant de l'est. Ils nous donnèrent des lièvres et des perdrix. En retour nous leur offrîmes des présents dont ils furent singulièrement flattés. Ils regrettaient beaucoup de n'avoir pas leurs pelleteries à échanger avec nous; ils les avaient laissées avec leurs compagnons sur les bord du lac d'où sort la rivière. Ils nous promirent d'aller les chercher, et de les tenir prêts pour le moment où nous repasserions.

« Ces sauvages avaient avec eux un jeune homme qu'ils retenaient dans l'esclavage; mes Indiens entendaient beaucoup mieux sa langue que celle des autres Indiens, que nous avions rencontrés jusque-là. Nous l'invitâmes à nous suivre; sans doute la proposition lui déplut, car il se cacha, et on ne le revit plus. »

On rencontra encore d'autres familles d'Indiens qui toutes accueillirent les voyageurs. Le guide que l'on avait pris récemment, ne cessait de demander à s'en retourner. « Il m'assura, dit Mackenzie, qu'il ne craignait aucun mauvais traitement de notre part; mais il redoutait les Eskimaux, qu'il appelait une nation perfide et méchante qui nous massacrerait tous. Il nous raconta que deux étés auparavant, ils avaient remonté le fleuve et

tué plusieurs Indiens de sa famille. Il devint si importun, qu'on le renvoya. »

On prit un autre guide parmi des Indiens que l'on vit le 8. Ils étaient vêtus de peaux de lièvres. Cet animal fait leur nourriture ordinaire, ce qui leur a fait donner le nom d'Indiens-Lièvres. Le renne et le castor sont fort rares dans leur pays. Tous ces sauvages s'accordaient pour essayer d'épouvanter Mackenzie par le récit des dangers qui l'attendaient.

Un Indien-Lièvre qui avait remplacé le précédent, car tous ces Indiens partageaient les mêmes terreurs, adressa la parole à des sauvages que l'on vit le 9. Il prétendait qu'ils appartenaient à une nation méchante et cruelle, et que s'ils le pouvaient il battraient la troupe des voyageurs, leur arracheraient les cheveux et les maltraiteraient de toutes les manières. On put croire que cette assertion était vraie, car ces hommes, au nombre de quatre, attendirent les canots de pied ferme, et se mirent à parler d'un air très-irrité; mais leurs femmes et leurs enfans s'enfuirent dans les bois. Ils n'entendaient pas un seul mot du langage des chasseurs de Mackenzie; au contraire ils se comprirent mutuellement avec l'Indien-Lièvre; des présens les calmèrent, et les fugitifs revinrent. Ils paraissaient bien portans, et à tous égards étaient d'un extérieur plus agréable que tous les

sauvages que l'on avait vus. Ils dirent que les Esquimaux leur fournissaient leurs arcs. Ils offrirent des poissons d'un goût délicieux. L'un d'eux consentit à suivre la troupe. « Il nous parla, dit Mackenzie, avec beaucoup de dédain et d'ironie des derniers Indiens que nous avons rencontrés; ils ne valent pas mieux que de vieilles femmes, ajoutait-il, et ce sont d'abominables menteurs; ce qui s'accordait assez avec l'idée que nous en avions conçue. »

Le bruit des fusils chargés à poudre alarma beaucoup ces Indiens, et le guide ne voulut plus tenir sa promesse. On parvint à le rassurer; cependant il s'embarqua dans un canot particulier. Bientôt, s'ennuyant d'être seul, il entra dans celui de Mackenzie. Grâce à lui, on put se faire entendre d'une troupe d'Indiens qui, à l'approche des canots, hurlèrent comme des forcenés, et renvoyèrent les femmes et les enfans, ce qui est toujours chez ces peuples un signe d'hostilité. Ceux-ci préféraient à tous les autres présens, les grains de verroterie bleue. On les nomme les Digothi-Dinis, ou querelleurs. Malgré ce sobriquet, ils se montrent fort gais, et sont toujours prêts à danser et à sauter. Ils ne cherchèrent à rien dérober. Ils dirent à Mackenzie qu'il n'y avait que peu de chemin à faire pour aller par terre à la mer en passant à l'est, et moins encore

en allant par l'ouest ; ils ajoutèrent que la côte formait une pointe des deux côtés de l'embouchure du fleuve.

Ses rives s'abaissaient, et le pays devenait moins montagneux ; il y croissait des pins et des bouleaux ; on y vit même du lin sauvage. Le fleuve se partageait en plusieurs bras coupés par des îles boisées que la glace bordait encore ; le courant était beaucoup plus rapide qu'on ne s'y serait attendu d'après un pays aussi uni. Bientôt des montagnes couvertes de neige se firent voir dans l'ouest, elles s'étendaient à perte de vue dans le nord. Elles font partie de la chaîne que l'on avait déjà aperçue.

On était au 10 juillet, Mackenzie détermina la latitude du lieu où il se trouvait à $67^{\circ} 47'$. Le nouveau guide employait toute son éloquence pour l'empêcher de poursuivre sa route ; jamais il n'était allé si loin. « Ces discours et d'autres causes décourageaient tellement les chasseurs, que s'ils l'avaient pu, ils m'auraient abandonné, dit Mackenzie. Je les tranquillisai un peu en leur assurant que je ne continuerais à descendre la rivière que pendant sept jours encore, et que si alors nous n'étions pas arrivés sur le bord de la mer, nous nous en retournerions. Il nous restait si peu de vivres, que c'était pour eux une preuve que je tiendrais ma promesse.

« Le 11 juillet je restai debout toute la nuit pour observer le soleil. A minuit j'éveillai un de mes gens pour lui montrer un spectacle qui n'avait jamais frappé ses yeux. En voyant le soleil, il crut qu'il était temps de s'embarquer, et il appela ses compagnons. Aucun d'eux ne pouvait croire que le disque de l'astre du jour ne fût pas descendu de sa hauteur ordinaire, et qu'il ne fût qu'un peu plus de minuit. »

Dans un endroit où l'on débarqua et où l'on compta plus de trente emplacements de foyers, on trouva des ossemens de baleines, du cuir brûlé, des débris de canots. Plus loin, on rencontra des huttes d'Eskimaux creusées en terre, elles y sont enfoncées d'un pied ; la moitié est jonchée de branches de saules qui servent probablement de lit ; au milieu de l'autre moitié est un grand trou ; c'est le seul endroit où l'on puisse se tenir debout. Il a environ quatre pieds carrés ; il est revêtu de morceaux de bois. Des chevrons supportés sur des troncs de petits arbres, et couverts de branchages et d'herbe sèche, forment le toit. Il est percé d'un trou qui sert de passage au jour et à la fumée, et même quelquefois de porte. Partout on remarquait des vestiges de ces sauvages.

Les rives du fleuve se dégarnissaient ; le temps était froid, pluvieux et désagréable, le découragement augmentait parmi les compagnons de



Mackenzie. Le 12 on était à $69^{\circ} 1'$ de latitude. Quoique le courant fût très-rapide, on supposa que l'on avait atteint un lac dont le guide avait parlé; celui-ci ne savait par où l'on devait passer, entre les îles que l'on voyait. On découvrit bientôt le lac à l'ouest, il parut couvert de glace jusqu'à deux lieues de distance; en avant l'on n'apercevait pas de terre, l'eau n'avait que cinq pieds de profondeur.

On débarqua sur une île; Mackenzie ayant grimpé avec le chef anglais sur la partie la plus élevée, put déterminer que la glace s'étendait du sud-ouest à l'est. Dans le sud-ouest, à l'extrémité de l'horizon, une chaîne de montagnes se prolongeait dans le nord à vingt lieues au moins au-delà de la glace. A l'est il y avait beaucoup d'îles. Les perdrix blanches, les pluviers, les chouettes, les mouettes et d'autres oiseaux étaient très-communs. Les filets rapportèrent quelques poissons.

« Mes gens étaient très-affligés, dit Mackenzie, parce qu'ils craignaient que nous ne fussions obligés de nous en retourner sans voir la mer. L'espoir d'y arriver leur avait fait supporter sans murmure les fatigues et les dangers du voyage. »

Dans la nuit du 12 au 13 on fut obligé de changer le bagage de place, parce que l'eau gagnait les tentes; le vent avait soufflé avec beaucoup de force. L'observation méridienne donna

$69^{\circ} 14'$. La longitude était de 135° à l'ouest. L'après-midi Mackenzie remonta sur la colline. La force du vent n'avait pas ébranlé la glace.

Le 14 un des chasseurs aperçut plusieurs gros poissons qu'il prit d'abord pour des glaçons flottants. On réveilla Mackenzie, il reconnut aussitôt que c'étaient des baleines. On s'embarqua pour aller à leur poursuite, « entreprise très-imprudente, observe le voyageur; nous fûmes heureux de ne pouvoir les joindre, car un coup de leur queue aurait mis nos frêles canots en pièces. Une brume épaisse nous arrêta, notre guide nous dit que c'était de cette espèce de poisson que les Eskimaux se nourrissent principalement, et qu'on en voyait souvent d'aussi grands que nos canots. »

On côtoya l'île, sur laquelle on rencontra une demi-douzaine de vieilles huttes, elle a sept lieues de long de l'est à l'ouest, et tout au plus une demi-lieue de large. Elle fut nommée île de la Baleine.

Dans la matinée, Mackenzie fit planter à côté des tentes, un poteau sur lequel il inscrivit son nom, la latitude du lieu, le nombre de personnes qui l'accompagnaient, et la durée de son séjour dans l'île.

« M'étant réveillé le 15 à quatre heures du matin, dit-il, je vis avec étonnement que l'eau était montée jusqu'à notre bagage. Cependant le vent n'avait pas changé, et il ne soufflait pas plus fort;